

Recherches sociographiques



Le collectif CourtePointe, *Pointe Saint-Charles : un quartier, des femmes, une histoire communautaire*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2006, 286 p.

Claire Poitras

Volume 48, numéro 2, mai-août 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016423ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016423ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poitras, C. (2007). Compte rendu de [Le collectif CourtePointe, *Pointe Saint-Charles : un quartier, des femmes, une histoire communautaire*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2006, 286 p.] *Recherches sociographiques*, 48(2), 121–124. <https://doi.org/10.7202/016423ar>

expériences des diverses communautés de Montréal. Le premier chapitre porte sur deux auteurs, d'abord Malcolm Reid et son ouvrage *The Shouting Signpainters* qui trace, pour les anglophones du Québec et du Canada, le portrait du nationalisme militant québécois à partir de divers articles de la revue *Parti pris* et, ensuite, le poète et avocat Frank R. Scott qui a fréquenté assidûment les auteurs du Québec français et les a accueillis dans sa maison de Westmount. Les deux chapitres suivants analysent l'évolution du monde littéraire yiddish/juif à Montréal par l'entremise des poèmes d'A. M. Klein (écrits en anglais), de Chava Rosenfarb (écrits en yiddish) et d'autres auteurs yiddish. Aussi, Simon parle longuement de la contribution significative de l'anthropologue Pierre Anctil, aujourd'hui directeur des Études canadiennes à l'Université d'Ottawa qui, grâce à ses recherches, a fait connaître aux lecteurs et universitaires francophones du Québec les multiples péripéties de la vie des immigrants juifs. Les trois derniers chapitres présentent un bon nombre d'auteurs, de critiques, d'architectes et de traducteurs issus des trois groupes linguistiques. Ces derniers intéresseront davantage les professionnels, surtout ceux qui sont familiarisés avec les aspects techniques et théoriques de la traduction et de la critique littéraires.

Comme le sous-titre le suggère, l'ouvrage est construit à partir de divers épisodes linguistiques et culturels. Au lieu de développer une seule perspective théorique, il dévoile tout simplement les sources de tensions et d'avantages liées à la vie quotidienne dans une ville diversifiée et cosmopolite telle que Montréal. Les lecteurs retireront des bénéfices divers selon leur formation et leur bagage culturel, mais tous reconnaîtront la valeur de ce travail scientifique et l'attachement de l'auteure envers la dynamique ville de Montréal. Il est à espérer que cet ouvrage soit traduit rapidement en français. L'agitation vivifiante de la diversité cosmopolite de Montréal décrite par Simon contraste en effet fortement avec le débat, parfois aux vues étroites, qui débute sur l'accommodement raisonnable au moment d'écrire ces lignes. En ce sens, Montréal et Hérouxville sont tout à fait représentatifs de ce nouveau champ de bataille.

(Traduction Jeanne Valois)
Morton WEINFELD

*Titulaire de la Chaire d'Études ethniques canadiennes,
Université McGill.*

Le collectif CourtePointe, *Pointe Saint-Charles : un quartier, des femmes, une histoire communautaire*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2006, 286 p.

La réalisation de l'ouvrage du collectif CourtePointe a été favorisée par les Archives populaires de Pointe Saint-Charles dont la double mission est de préserver et de transmettre la mémoire collective des expériences communautaires qui ont marqué l'histoire récente du quartier. Le projet résulte aussi d'une collaboration

entre neuf femmes habitant le quartier ouvrier situé dans le sud-ouest de Montréal et deux chercheuses, Isabelle Drolet et Anna Kruzynski. L'objectif du livre vise à mettre en lumière le rôle qu'ont joué ces femmes nées entre 1933 et 1949 provenant de différents milieux sociaux, dont la plupart ont grandi dans le quartier ou y sont arrivées peu après leur mariage. Le livre nous fait entrer dans l'univers quotidien des actrices des groupes communautaires qui, depuis les années 1960, ont œuvré – à titre de bénévoles et de militantes – à améliorer les conditions de vie des gens du quartier.

Les principaux chapitres du livre abordent les stratégies et les pratiques communautaires élaborées pour lutter contre la pauvreté. Plusieurs enjeux ayant fait l'objet de demandes sociales sont abordés : l'aménagement des espaces publics, les services de transport collectif, le logement, la santé, l'éducation, l'alimentation, l'aide sociale et l'économie locale. D'autres chapitres traitent, d'une part, des principales caractéristiques historiques et urbaines de Pointe Saint-Charles et, d'autre part, de dimensions subjectives que comporte l'engagement communautaire pour les femmes qui ont participé à la démarche d'enquête. Compte tenu de sa facture non universitaire, cet ouvrage s'avère difficile à situer par rapport aux travaux récents en sociologie urbaine portant notamment sur le « mouvement communautaire » dans les quartiers urbains en Amérique du Nord. Je pense ici en particulier aux ouvrages qui ont analysé les initiatives comme les corporations de développement économique communautaire ou encore les programmes de revitalisation urbaine pilotés par différents organismes publics et communautaires. La perspective est ici très différente car elle vise à donner la parole à des femmes qui ont vécu de près les changements de Pointe Saint-Charles depuis les années 1960 et qui ont tenté de contrer les effets de la désindustrialisation et de la paupérisation des ménages. Bien connu pour son tissu associatif et communautaire très dense et rattaché à deux groupes linguistiques (francophone et anglophone), le quartier a fait l'objet de plusieurs innovations collectives qui ont constitué des premières à Montréal, voire au Québec, et ce sont les femmes du quartier qui ont été aux premières loges des revendications et des actions. On peut penser ici notamment à la Clinique communautaire de Pointe Saint-Charles inaugurée en 1968, mais aussi aux coopératives d'habitation mises sur pied au début des années 1970, ou encore à la première Corporation de développement économique et communautaire de Montréal établie en 1984. De nombreuses traces de ces interventions demeurent présentes dans le paysage institutionnel du quartier. Couvrant environ quatre décennies de luttes urbaines, le livre montre que ces combats sont constamment à refaire, surtout dans le contexte actuel où le développement économique est devenu le leitmotiv de la transformation des quartiers. Localisée près du centre-ville et bordée en partie par les rives transfigurées du canal de Lachine, Pointe Saint-Charles est dans la mire de plusieurs promoteurs immobiliers. Avec une population qui a substantiellement décliné entre 1961 et 2001, passant de 35 000 à 13 500 habitants, le quartier doit croître sur le plan démographique pour maintenir viables les services publics comme les écoles. Qui plus est, les responsables publics cherchent à attirer les touristes et les nouvelles couches moyennes en valorisant des espaces qu'ils estiment sous-utilisés et mûrs pour un redéveloppement.

Ponctuée de nombreuses vignettes et d'extraits d'entrevues, l'écriture de l'ouvrage est quelque peu discontinue. Par contre, le livre fournit les matériaux essentiels pour avoir un portrait extensif des initiatives communautaires. À cet égard, on peut dire qu'il est, en quelque sorte, à l'image du mouvement communautaire, à savoir simultanément collectif et fragmenté. Le principal reproche qu'on peut faire à l'ouvrage est de ne pas prendre suffisamment de distance critique par rapport au versant idéologique et normatif du « mouvement communautaire » tel qu'élaboré à Montréal depuis les années 1960. Cela dit, on ne peut lui en tenir rigueur compte tenu des objectifs visés par la démarche d'enquête. Ainsi, à certains moments, les interlocutrices n'hésitent pas à rappeler les tensions internes qui ont ponctué certaines initiatives et les choix difficiles qui en ont découlé. Leur regard sur les actions des groupes communautaire est loin d'être complaisant. Aussi, les témoignages font état de la démarche d'apprentissage du militantisme politique et de la contestation auxquelles les actrices ont contribué.

Il y a lieu de s'interroger sur l'utilisation que l'on fait de la notion de village urbain pour caractériser le type de milieu où cohabitent différentes catégories sociales et où prévaudrait un fort sentiment d'appartenance territoriale. Dans les années 1960 et 1970, Pointe Saint-Charles était divisée sur le plan linguistique – les deux monumentales églises catholiques desservant les communautés anglophone et francophone se trouvant côte à côte sur la rue Centre l'évoquent avec force – mais, au-delà des clivages linguistiques, l'appartenance à une classe sociale semblait rassembler les gens autour d'une identité commune ancrée dans un milieu spécifique. Plusieurs décennies plus tard, à l'ère des réseaux et dans une grande ville où la mobilité physique et sociale s'est accrue, comment les individus et les ménages maintiennent-ils un lien identitaire fort à un lieu donné au-delà des catégories usuelles (ethnie, classe, genre) ? En tant qu'ancien quartier ouvrier traditionnel enclavé par des voies ferrées et où régnait une forte proximité spatiale entre les zones d'emplois manufacturiers et les espaces consacrés à l'habitation, Pointe Saint-Charles aurait-elle résisté à certains aspects de la vie urbaine contemporaine, notamment la distanciation sociale accrue prévalant entre un individu et son milieu d'insertion ? À cet égard, le dernier chapitre est éclairant. Avec les transformations récentes qu'a connues le quartier, il est clair que la « relève citoyenne » (p. 263) puisse être plus difficile à assurer que par le passé. Quelques questions permettant de faire une lecture plus englobante du « mouvement communautaire » à Montréal auraient pu être abordées. Par exemple, quels rapports les groupes communautaires du quartier ont-ils entretenus avec les groupes actifs dans les autres quartiers vivant des difficultés analogues ? La nature des rapports instaurés entre les actrices du « mouvement communautaire » et les élus des divers paliers de gouvernement est aussi peu abordée par les auteures. Malgré ces limites, l'ouvrage constitue une lecture incontournable, en particulier pour bien comprendre l'apport des femmes dans l'histoire récente de Pointe Saint-Charles. Sa lecture doit être néanmoins combinée avec celle d'ouvrages plus analytiques portant, d'une part, sur l'activisme communautaire et les mouvements urbains et, d'autre part, sur les programmes de revitalisation

urbaine permettant d'éclairer la transformation des stratégies de la part des pouvoirs publics.

Claire POITRAS

*INRS – Urbanisation, Culture et Société,
Montréal.*

Robert GAGNON, *Questions d'égouts. Santé publique, infrastructures et urbanisation à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Boréal, 2006, 264 p.

L'étude des infrastructures urbaines de distribution d'eau potable et d'évacuation des eaux usées peut combiner l'histoire urbaine, socioculturelle, intellectuelle, environnementale, ainsi que l'histoire des sciences et technologies. Ce sujet complexe permet, entre autres choses, de mieux comprendre quelles sont les visions de l'homme, de la nature et de la ville qui ont soutenu les transformations de l'espace urbain durant les XIX^e et XX^e siècles. Robert Gagnon apporte une contribution à ce domaine d'études en reconstituant l'histoire du réseau d'égouts montréalais au XIX^e siècle et en décrivant le rôle des principaux acteurs dans sa mise en place. Le travail est utile, puisque peu de recherches historiques ont été effectuées sur les réseaux d'eau des villes québécoises. Toutefois, l'ouvrage déçoit un peu, car il comporte des lacunes importantes.

Questions d'égouts débute par deux chapitres plutôt convenus sur les infrastructures urbaines au XIX^e siècle et le contexte de leur mise en place à Montréal. Ce n'est certes pas là que réside la nouveauté dans ce volume, mais ces deux parties sont utiles pour comprendre le contexte international et local dans lequel s'est déroulée la construction des égouts montréalais. Le chapitre trois entre dans le vif du sujet. Il retrace le rôle qu'ont joué les juges de paix et les citoyens dans la construction des égouts publics entre 1800 et 1840. Gagnon utilise judicieusement les requêtes des citoyens pour faire construire des canalisations d'égouts et il est pertinent de connaître leurs arguments, fondés sur la santé et la préservation de la valeur de leurs propriétés. Il parle de l'émergence d'une idée alors nouvelle : celle de la nécessité d'un plan d'assainissement conçu comme un système. Le premier plan d'égouttage proposé en 1849 par l'inspecteur des chemins James A.B. McGill est décrit, bien qu'il n'ait jamais été réalisé intégralement. L'auteur dresse ensuite un portrait de l'état du réseau vers 1856 : des égouts de briques, de pierre et de bois ainsi que des canalisations à ciel ouvert en piteux état, causant refoulements, débordements et mauvaises odeurs.

La partie suivante parle d'un autre plan, conçu et déposé en 1857 par John P. Doyle. Cette nouvelle proposition prévoyait la construction d'un système complet, avec sept grands collecteurs et une seule sortie au ruisseau Migeon, à l'est de la cité. L'élimination complète des fosses d'aisances et leur remplacement par des *water-*